

LA NATURE PREND SA REVANCHE

MICHEL DESMARQUET

Traduit de l'anglais

« Nature's revenge »

PAR L'AUTEUR ET MALOU PANCHEVRE

BE LIGHT ÉDITIONS



INTRODUCTION

La Nature prend sa revanche est un roman et un roman est supposé être de la fiction. A mon avis, il y a différents niveaux de fiction. Ce livre en tant que travail de fiction est en réalité une leçon de dernière minute.

Je me suis servi de beaucoup de mes expériences personnelles en écrivant ce livre ! Par exemple, j'ai travaillé à Ibouka ¹ dans la scierie et j'ai eu la place exactement comme Ropa dans le premier chapitre. A Bangui, j'ai travaillé dix-huit mois dans une plantation de café. J'ai aussi voyagé pendant 11 jours sur le bateau à vapeur à roues à aubes sur le fleuve Congo.

Je suis retourné à Brazzaville sur la plus grande pirogue existant sur le Congo, rejoignant Brazzaville en quelques jours et j'ai eu la chance d'admirer de merveilleux clairs de lune sur le Congo.

L'histoire de Bamba tué par l'arbre géant est vraie aussi. Des milliers de gens en ce temps-là en Afrique Française en ont entendu parler, car les conditions de cet accident étaient très étranges, mais je n'y ai pas assisté personnellement, pas plus qu'à l'accident sur le bateau du jeune homme qui est mort de la rage. Par contre, j'ai dû recevoir vingt injections contre la rage à Brazzaville, ayant été contaminé par mon chien mort de la rage.

Pendant les cinq mois que j'ai passés à Ibouka, j'ai calculé que j'ai été piqué au moins deux mille fois par les mouches tsé-tsé mais heureusement je n'ai pas attrapé la maladie du sommeil.

Le crocodile d'environ treize mètres de la rivière Sanga a été aperçu par des centaines de gens, mais pas par moi personnellement.

Pendant les années cinquante, tout le monde et moi-même a entendu parler du prisonnier qui a été tué et dévoré par les fourmis rouges dans la prison de Yaoundé au Cameroun. Vous ne trouverez pas cette histoire dans mon livre, mais ne vous inquiétez pas, vous allez faire connaissance avec les fourmis rouges, vous pouvez me croire !!!

1 Ibouka....

Comme paysagiste professionnel, j'ai toujours été en contact avec mère nature. J'ai remarqué qu'elle a toujours le dernier mot. Depuis mon enfant, j'ai toujours eu un contact très étroit avec MERE NATURE et comme des millions de gens sur la planète, je suis absolument écœuré de la façon dont on la traite.

Le respect de la nature est le principal sujet que je traite dans ce livre, quelque fois subtilement et d'autres fois très violemment.

J'espère que chaque lecteur sera capable de s'identifier d'une manière ou d'une autre tout le long de ces aventures. J'espère que vous aurez autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à écrire des faits qui doivent nous rappeler que nous devons rester éveillés et sensibles à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour protéger ce qu'il y a de plus important, notre beau monde naturel.

Michel Desmarquet

CHAPITRE 1

LE SAVORGNAN

Appuyé sur le bastingage du Savorgnan, Roger fumait une cigarette. Son chapeau de brousse était enfoncé sur sa tête comme s'il faisait partie de lui, si bien que bien souvent ses amis voulant le taquiner, lui demandaient s'il couchait avec.

Il était d'excellente humeur et pour le moment très intéressé par l'agitation causée par l'embarquement non seulement des passagers mais aussi des marchandises.

La matinée lumineuse était fraîche malgré l'heure avancée, il était déjà dix heures. Le Savorgnan n'était pas encore prêt à quitter le quai.

Toutefois le sifflement de la vapeur s'échappait par plusieurs points de la machine prouvant qu'il était sous pression depuis un bon moment déjà.

Le Savorgnan était un « pousseur » et non pas un remorqueur d'à peu près trente-cinq mètres de long à fond plat et âgé d'environ dix ans. Sur le pont supérieur, un château arrière comprenait quatre cabines de première classe à côté de celle du capitaine, le poste de pilotage et la salle à manger. En dessous, au même niveau que le pont des cales se trouvait six cabines de seconde classe avec chacune deux couchettes, la cuisine et l'entrepôt au même niveau ; tout en bas sous le pont, la chambre des machines avec la chaudière et la réserve de bois.

Dans la cale beaucoup de place était prévue pour ranger les nombreux bagages des passagers et aussi pour abriter beaucoup de marchandises ayant été commandées par les riverains habitant le long du fleuve, auprès du capitaine dans son dernier voyage.

Ces marchandises allaient des pièces détachées, en passant par les boîtes de conserve, cartons de bouteilles de whisky et de bière, des petits tonneaux de rhum ou de vin, de caisses de champagne à des sacs de riz et de farine de

froment emballés dans des boîtes spéciales en métal à cause du très grand taux d'humidité le long du fleuve.

L'on pouvait aussi apercevoir d'énormes boîtes remplies de chaussures de tennis et de pataugas dont les indigènes sont très friands. Il y avait aussi des boîtes contenant également des ustensiles de cuisine, des lampes à pétrole et de gros paquets de sarongs vivement colorés, que les femmes noires adorent. Il y avait des boîtes pleines d'un assortiment de choses que l'humain a besoin pour vivre dans la brousse, quelques-unes essentielles et d'autres superflues. Toutes les cales allaient être fermées hermétiquement en vue des très fortes averses pouvant arriver à tout instant pendant la remontée du fleuve jusqu'à Bangui dans le nord.

Au-dessus de ces panneaux de cale, dont quelques-uns étaient déjà fermés, des familles entières s'étaient déjà installées : femmes, enfants, vieillards avec leurs poules et canards dans des cages des plus rustiques jusqu'à des petits cochons et bien sûr des chiens jaunes, éternels parias de l'Afrique noire.

Ces passagers étaient généralement la famille de l'équipage mais aussi des passagers payants, favorisés de voyager ainsi sur le Savorgnan, en y regardant de plus près, parfois l'on pouvait trouver des passagers clandestins.

Plus en avant, sur une autre barge amarrée à l'étrave du Savorgnan, beaucoup de nouveaux arrivants s'installaient avec le même genre de cages branlantes pleines de volailles et des chiens jaunes montaient à bord avec des chèvres et des cochons.

La seule différence entre les passagers sur la barge et ceux sur le Savorgnan était que ceux sur la barge payaient moins cher que ceux sur le Savorgnan. Aussi sur le Savorgnan, un passager clandestin peut mieux se fondre parmi les serviteurs qui ne s'habillent pas en uniforme, ce qui aurait aidé à identifier les employés du bateau. Pour compter les passagers payants, le capitaine était aidé par deux *capitas*² indigènes qui l'aidaient mais en même temps trichaient auprès des passagers en se faisant pas mal d'argent de poche sur le compte des nouveaux passagers.

2 Chef d'équipe

Le capitaine, un vieux de la vieille, savait fermer les yeux quand il le fallait ou bien être très sévère au juste moment pour garder son autorité. De toute manière, la recette s'avérait bonne car tout l'équipage obéissait, le respectait et avait l'air de l'aimer beaucoup.

Ropa, de son vrai nom Roger Pardi, était arrivé à Brazzaville dix jours auparavant venant de Pointe Noire par le train Congo Océan qui reliait la côte à la capitale. Pendant tout ce temps il avait parcouru les rues de Brazza pour trouver un petit boulot, mais sans succès. Les indigènes eurent tôt fait de lui trouver un surnom et disaient sans méchanceté « *tite patte blanche* » est passé ce matin ! Les Africains sont comme ça, ce n'est pas méchant, ils aiment chahuter ; par moquerie ils se référaient bien sûr au boîtage de Roger quand il s'appuyait sur sa jambe droite, souvenir du Vietnam où il avait été blessé par une grenade quadrillée après vingt mois de campagne.

Quand Ropa était retourné en France, il n'avait pas pu se réhabituer au climat mais plus important, il ne pouvait plus vivre parmi des gens, qui pour lui, avaient un esprit étroit en métropole après avoir vécu une vie tout à fait différente outre-mer.

Bientôt après avoir fini sa convalescence et avec sa prime de démobilisation en poche, il embarqua sur un cargo, destination Pointe Noire³. Après vingt jours de mer, il trouva presque immédiatement un travail de chauffeur de camion en ville.

Depuis son plus jeune âge, Ropa était amoureux de la nature et les villes ne l'avaient jamais attiré. Il aurait voulu avoir un travail dans une plantation de café près de la forêt tropicale.

Il quitta son emploi à Pointe Noire pour aller à Brazzaville où il pensait trouver une plantation de café, mais il fut désappointé de n'en trouver aucune.

Désespéré, il revint en centre-ville pour essayer de retrouver le même genre d'emploi qu'il avait quitté. Pas de chance là non plus ! Finalement, une après-midi dans un bar, un type lui parla du métier. J'ai entendu dire que Pres-

3 Pointe Noire : Port maritime de l'ancien Moyen Congo, Afrique Equatoriale Française Océan Atlantique

vaux d'Ibouka a besoin d'un chauffeur européen pour transporter les troncs d'arbres à sa scierie.

- Ibouka où est-ce que c'est ?
- A cinq cent cinquante kilomètres en aval du fleuve.
- Y a-t-il un téléphone ?
- Le type se mit à rire bruyamment et interpela les consommateurs au-

tour de lui.

- - Hé, les gars, il y a l'ami là qui demande s'il y a le téléphone à Ibouka !
- Ils le regardèrent et éclatèrent de rire. Mais Ropa était habitué à cette sorte de situation ; cela arrivait souvent dans l'armée. Le type se tourna vers Ropa et dit : « Vous avez l'air d'un brave type mais on peut voir que vous n'êtes pas d'ici. Comment vous vous appelez ? Mon nom est Philippe Lanouret.

- Roger Pardi.

- Bon, bon, ne vous fâchez pas, je ne pouvais pas savoir que votre nom est Roger, ce n'est pas écrit sur votre visage, vous savez.

- Roger était habitué à ce genre de réaction et en général se présentait sous le nom de Ropa qui est une contraction du prénom Roger et du nom Pardi. Quand vous avez un nom pareil, vous devez trouver une solution adéquate. Mais cette fois-ci il l'avait fait exprès pour taquiner le type et ça avait marché !

- - Non, vous n'avez pas compris, mon vieux. Mon nom de famille est Pardi, P-A-R-D-I et mon prénom est Roger, mais mes amis m'appellent Ropa et vous pouvez faire de même.

De grands éclats de rire se firent entendre qui semblaient ne plus vouloir s'arrêter, suivis par de nombreuses libations au bar par les anciens, tous des bois-sans-soif qui semblaient attachés autour du bar et voulaient célébrer l'arrivée d'un nouveau type si sympathique en Afrique Equatoriale Française.

Quelques verres de bière n'avaient jamais effrayé Roger, il savait que cette sorte de types ne serait utile que s'il partageait leur beuverie. Il joua donc le jeu malgré son impatience d'en savoir plus sur l'homme d'Ibouka.

Une heure plus tard, il avait appris que Maurice Presvaux avait un agent commercial à Brazzaville, un métis du nom de Claude Mascou lequel avait pour principale occupation la vente des produits d'Ibouka. Il avait aussi pour tâche le débarquement des barges contenant les bois d'Ibouka, aussi bien que de renvoyer les barges vides sur Ibouka depuis le port fluvial de Brazzaville.

Quand Ropa eut copié avec soin son nom et son adresse, il quitta tranquillement le bar sans heurter les sentiments de la bande de bois-sans-soif ; certainement une bonne bande de copains mais qui peuvent devenir assommants après un moment. Il était déjà quinze heures et il prit un taxi. Une intuition lui disait d'agir rapidement.

Lorsqu'il arriva à l'adresse donnée, il eut la chance de rencontrer Mascou immédiatement et se présenta sous le nom de Ropa. Il s'avéra que le gars du bar était très bien renseigné, parce que Presvaux était effectivement à la recherche de quelqu'un.

- Alors, vous pouvez m'embaucher puisque vous êtes son agent.
- Oui, mais je dois lui écrire, vous avez l'air d'être le genre d'homme dont il a besoin mais je ne puis lui envoyer quelqu'un juste comme ça !
- Alors, envoyez-lui un télégramme.
- Oui, mais il ne peut pas répondre, il peut seulement l'entendre pendant la transmission radio qui se fait trois fois quand le bateau remonte le fleuve.
- Et si vous lui écriviez combien de temps il faut pour avoir la réponse ?
- Eh bien, le bateau part demain et reviendra dans deux mois si tout va bien !

Ropa réfléchit très rapidement.

- Croyez-vous vraiment que je sois le genre de personne dont il a besoin ?
- Oui, je crois. Vous en avez l'air. Vous avez votre permis poids-lourd et vous avez assez de notions en mécanique pour réparer un camion ?
- Oui, bien sûr.

- Alors ça devrait faire l'affaire.
- Combien il paye ?
- Ah, je ne sais pas vraiment, vous devriez en discuter...
- Il a dû donner un chiffre.
- Généralement c'est autour de trente mille⁴ par mois, logé, nourri et blanchi, bien sûr.

Ropa avait pioché un peu trop dans ses économies ces derniers mois, il trouva cette somme très intéressante et dit à Mascou :

- Ecoutez ne vous en faites pas, j'en prends tout la responsabilité. Je vais payer pour le voyage moi-même et on verra ce qui arrivera une fois là-bas.

- D'accord, si vous voulez, mais je décline toute responsabilité à ce sujet !

- D'accord, merci pour tout. Maintenant, pouvez-vous m'expliquer où est le bateau et comment je peux me rendre au port ?

Quand il eut toutes les informations, il appela un taxi et alla immédiatement au quai où le bateau était amarré.

Un indigène le conduisit au capitaine qui était en train de superviser l'embarquement de nombreuses caisses. En quelques mots, il arrangea son passage avec le capitaine pour retenir la dernière cabine libre qui était équipée de deux couchettes.

- Vous ne pouvez pas être trop pointilleux au sujet du bruit dit le capitaine, cette cabine est située au-dessus de la salle des machines et la chaleur la rend plus chaude que les autres, mais de toute façon on s'arrête chaque soir.

- Ça ira bien comme ça !

- Il y a autre chose. Elle comporte deux couchettes et si un passager arrive à bord à la dernière minute, vous devrez partager la cabine avec lui.

- Ça va, je comprends, je la prends. C'est ainsi que Ropa eut une place sur le Savorgnan, un bateau à roues à aubes et à vapeur allant à l'allure de six

⁴ En francs CFA

km à l'heure à contre-courant et à quinze km avec. Mais pour rejoindre Ibouka, il fallait aller à contre-courant.

Le départ était prévu pour le lendemain matin à dix heures, Ropa était allé au bureau de poste pour envoyer un télégramme ainsi conçu : « *Vous envoiez chauffeur européen avec Savorgnan. Stop. Amitiés. Stop. Signé C. Mascou* »

C'est de cette manière que l'on peut dire que Ropa s'est embauché lui-même ! De grands cris et des rires firent sortir Ropa de son rêve éveillé. Tout le monde s'était précipité d'un côté de la barge pouvant ainsi suivre la scène de plusieurs natifs qui avaient plongé dans le fleuve pour sauver un cochonnet qui avait plongé dans l'eau, poursuivi par un chien jaune indigène. Le propriétaire, un homme avec une longue barbe blanche, patriarche de quatre femmes et d'une douzaine d'enfants autour de lui, donnait des ordres à ses amis pour aider les nageurs à ramener l'animal à bord. Mais pour cela, ils devaient d'abord attraper l'animal. Quand ils le firent, il mordit son sauveteur, qui surpris, le relâcha et le rattrapa avec une meilleure prise. Les rires et les commentaires pleuvaient autant que dans un cirque, quand le clown fait son numéro. Le noir aime rire pour n'importe quoi. Tout le monde en Afrique est d'accord pour dire qu'ils sont comme de grands enfants. Ropa pensait que si le monde entier avait la même mentalité, tout sur notre planète irait beaucoup mieux. Le grand coup de klaxon donné par le chauffeur d'une grosse Studebaker attira son attention sur le bas de la passerelle. La foule de curieux s'était séparée pour laisser passer le véhicule. Maintenant, le véhicule était parqué sur le quai juste en face de la passerelle.

Quand les quatre portes du véhicule s'ouvrirent toutes ensemble, Ropa fut étonné de la manière dont les quatre personnes qui apparurent soudainement, étaient attifées (c'était le mot !).

Une jeune femme blonde était habillée d'une robe longue décorée de rubans, d'une mode d'un autre temps, et chaussée de hauts talons également et s'exhibant sous une ombrelle qui datait certainement du début du siècle. Elle descendit de la voiture avec d'innombrables précautions et s'appuya sur un homme plus âgé qu'elle, qui s'était précipité pour lui ouvrir la porte et lui offrir son bras. Cet homme aussi était étonnant de la manière dont il était ha-

billé : pantalon collant avec un gilet en dessous de sa veste ouverte et chapeau melon très anglais.

Pendant un court instant, Ropa se demanda si ces gens étaient des acteurs qui allaient participer au tournage d'un film sur le Savorgnan ou pour le moins allaient jouer une scène de film. En fait, le bateau à vapeur avec sa haute cheminée et sa roue à aubes ressemblait beaucoup à ceux qu'on pouvait admirer sur le Mississipi au siècle dernier et au début de celui-ci. Il avait bonne allure et son apparence se mariait bien avec ces gens qu'on pouvait taxer d'excentriques.

L'arrivée du couple fut immédiatement suivie par l'apparition d'un jeune garçon d'environ onze ans et d'une petite fille un peu plus jeune et même si leur apparence était un peu moins excentrique, elle faisait sourire sous un pareil climat. Mocassins vernis, chaussettes blanches, chemise boutonnée jusqu'au cou avec une cravate ! Deux énormes nœuds de ruban de velours rouge étaient attachés dans les longs cheveux blonds de la très jeune fille qui était habillée d'une longue robe rose au col montant et décorée par de fins rubans bleus. Des chaussettes blanches dans des chaussures vernies complétaient son accoutrement.

Les indigènes autour d'eux en restaient bouche bée et les yeux écarquillés et pour une fois s'étaient arrêtés de jacasser. Ropa était très amusé quand les quatre personnages grimperent sur la passerelle branlante du Savorgnan. A un moment, il crut que la femme allait perdre l'équilibre sur ses hauts talons si son mari ne l'avait rattrapée très gentiment, elle serait tombée à l'eau. Ropa et certainement la foule avec lui se régalaient du spectacle, préférant ce spectacle à celui du petit cochon qu'on venait juste de remettre à bord qui poussait des cris perçants qui mettaient la foule de plus en plus en joie. L'attention de Ropa fut encore accaparée par le quai où une voix de femme se faisait entendre.

A côté de la voiture se trouvait une jeune fille d'à peu près dix-huit ans habillée d'une longue robe de plusieurs couleurs lui arrivant sous les genoux et d'un bonnet blanc qui couvrait presque entièrement ses très jolis cheveux blonds. Le bonnet lui rappelait ceux que portaient les servantes au siècle der-

nier. Ropa n'en croyait pas ses yeux. Cette fille, certainement la gouvernante des deux enfants, était la dernière pièce du puzzle, la touche finale pour compléter l'image.

A ce moment-là, quelque chose qu'il allait se rappeler toute sa vie arriva, mais qui sur le moment était plutôt banal ; agréable certainement, mais banal. La jeune fille leva les yeux vers lui et après une seconde d'hésitation et comme si elle voulait l'évaluer, elle lui sourit. Il toucha le bord de son chapeau avec son index comme pour la saluer amicalement et lui retourna son sourire.

La jeune fille se retourna vers les deux boys qui portaient des bagages et donna des ordres pour les transporter à bord. Elle les devança et ils la suivirent de près chacun d'eux transportant une cantine métallique sur leur tête.⁵

Le regard de Ropa était fixé sur le groupe en progression vers le haut de la passerelle et il admirait tout spécialement la jolie démarche de la jeune fille. Elle marchait sur ces planches branlantes d'un pas assuré et se trouva bientôt sur le pont du bateau, se retournant pour attendre les boys. Un employé du navire s'approcha et lui murmura quelque chose. Elle le suivit et fit un signe aux deux boys. Tous les quatre grimpèrent le petit escalier menant aux premières classes et disparurent à la vue de Ropa.

Il avait eu le temps d'observer cette jeune fille et était ravi d'avoir à passer quatorze jours sur le même bateau qu'une aussi charmante créature. Elle mesurait environ un mètre soixante-dix, avait une silhouette élégante et des cheveux blonds et cette fameuse démarche qui lui avait plu immédiatement, comme une femme moderne qui n'avait rien à cacher et.... elle lui avait souri.

C'était décidément une belle journée. Ropa n'était pas un Don Juan, mais pas mal du tout avec son mètre quatre-vingts, ses soixante-dix-sept kilos, ses cheveux noirs, ses yeux gris-bleus et la face illuminée par l'intelligence ; tout le monde l'aurait jugé attrayant. De toute manière, il était très flatté que cette belle fille l'ait remarqué.

5 En Afrique Centrale, les indigènes transportent tout sur leur tête au lieu de leur dos où même avec leurs mains. Par exemple c'est très souvent que l'on rencontre une femme africaine qui transporte son parapluie fermé sur sa tête ou bien une douzaine d'œufs attachés dans un foulard.

Il alluma une autre cigarette et s'appuya contre le bastingage pour regarder l'arrivée de deux voitures, dont émergèrent une demi-douzaine d'homme âgés entre vingt et cinquante ans et qui sans aucun doute devaient se rendre sur les plantations où les scieries éparpillées le long du fleuve. Leurs boys suivaient avec leurs bagages sur le bateau. Un autre homme de forte constitution et les cheveux grisonnants se dirigea vers les cabines de première classe, accompagné d'un grand jeune homme qui semblait être son fils. Les autres se dirigèrent vers les cabines de seconde classe.

Certainement pour appeler les retardataires, le capitane donna un long coup de sirène. Le dessus du château arrière se couronna d'un nuage de vapeur. Les indigènes surpris par ce soudain sifflement poussèrent de grands cris de joie et de surprise.

Quelques minutes plus tard, un homme dans la cinquantaine et sa femme un peu plus jeune descendaient d'un pick-up. Au premier coup d'œil, Ropa la prit pour un homme. Elle était habillée d'un pantalon de toile kaki avec de grandes poches comme dans l'armée et d'une veste des surplus de l'armée américaine et une casquette de soldat japonais. Dans cet accoutrement, elle n'avait absolument rien de féminin. Elle commença à hurler d'une voix vulgaire après ses deux boys qui avaient commis l'erreur de ne pas descendre par l'arrière du véhicule avant elle. En deux bonds, elle escalada la passerelle sans même regarder où elle mettait ses pieds et hélait le capitaine qui se trouvait en haut du pont.

Hé, Loulou, quelle crèche tu nous as réservée ? J'espère que ce n'est pas la même que la dernière fois où on avait le cul au chaud au-dessus de la chaudière ! Sans ça j'te fauche la tienne et tu dors où tu veux ou bien ou tu peux !

Ropa observait discrètement la réaction du capitaine. Il fit un vague geste de la main.

- Je t'ai réservée la numéro deux, Rosette.
- Oh, chouette Loulou, t'es un vrai copain ! A propos, planque ton whisky, y'a Bébert qui arrive !!!
- Elle rejoignit sa cabine pour engueuler ses boys chacun chargé d'une lourde cantine.

- Vous n'allez quand même pas me dire qu'à cette heure-ci vous êtes déjà fatigués, non ? Putain de bordel, dépêchez-vous, on n'a pas l'temps. » Elle leur ouvrit la porte et on pouvait l'entendre hurler des ordres pour le placement des cantines. Ropa se retourna pour observer le quai sur lequel quatre hommes dans la quarantaine sortaient d'un taxi, tous barbus, s'abritant sous des chapeaux de brousse. Ils se ressemblaient tellement qu'on aurait pu croire qu'ils étaient frères.

Par contraste avec Rosette, ils paraissaient taciturnes. Leurs boys charriaient leurs bagages à bord et ils les suivirent dans leurs cabines sans un mot. Néanmoins deux d'entre eux étant les voisins de Ropa, lui adressèrent un petit signe.

La sirène du bateau émit deux longs coups, ce qui eut pour effet d'agiter les indigènes comme lorsqu'on donne un coup de talon dans une fourmilière.

Ce fut à ce moment précis que Ropa aperçut un homme blanc en train de grimper la passerelle penché sous le poids d'un lourd sac à dos. Quand l'homme arriva sur le pont avec une secousse de son poignet et de son épaule, il s'en débarrassa et le laissa glisser à ses pieds. Il était grand, maigre et portait une légère barbe taillée en pointe et était coiffé d'un chapeau de brousse militaire relevé sur un côté comme les chapeaux militaires australiens.

Il était vêtu d'un pantalon délavé et d'une chemise de toile rude, ouverte sur le devant et les côtés comme en portent les vrais coloniaux.

Laisant le sac où il était tombé, il marcha vers Ropa comme s'il était attiré par lui.

- Excusez-moi, savez-vous où je pourrais trouver le capitaine s'il vous plaît ?

- Je crois qu'il est là-haut, prenez cet escalier », répondit Ropa.

- Merci. » Agilement, il grimpa les marches et disparut rapidement de la vue de Ropa.

Un moment plus tard, des aboiements furieux et les cris des indigènes attirèrent son attention sur le pick-up une fois de plus.

La femme-homme aidée par son mari venait juste de faire sortir de la cabine du pick-up deux magnifiques dobermans. Ils tiraient sur leurs laisses et aboyaient furieusement après quelques indigènes qui reculèrent rapidement à bonne distance. Ils réussirent à calmer les deux « monstres » et grimpèrent la passerelle. En haut de la rampe, ils butèrent dans les jambes du capitaine qui les attendait les bras croisés. Il les dévisagea de la tête aux pieds.

- Vous n'avez pas mentionné ces deux chiens quand vous avez réservé la cabine.

- Mais pas de problème Loulou, ils vont coucher entre les couchettes.

- Absolument pas. Avec de tels molosses, vous auriez dû savoir que vous auriez besoin de cages.

- Mais Loulou, si on les met en cage, ils vont devenir fous ; on peut pas...

- Ça, c'est votre problème et pas le mien, je crois qu'il vaut mieux qu'ils débarquent. !

- Oh, pas question, on en a besoin sur la plantation on en a marre de se faire voler par ces bâtards de noirs. On a ramené ces mastards de France, ils ont même un pédigrée et tout et ça nous a coûté la peau des fesses. Loulou nous fait pas ça si tu veux pas qu'ils couchent dans la cabine, on peut faire quelque chose, par exemple les attacher sur le pont.

- Et ils vont mordre tous ceux qui passeront trop près, avez-vous des muselières pour eux.

- Euh non, on n'avait jamais pensé que tu ferais un tel boucan pour deux petits toutous ! Allez Loulou, en mémoire de nos dernières beuveries, sois gentil, nous fais pas un coup pareil.

- Si, je fais un effort ce sera sous deux conditions : primo, vous leur mettez une muselière et la leur laissez et secundo, s'ils causent le moindre problème, je les fous par-dessus bord moi-même, pédigrée ou pas !...

- Ça c'est ce que j'appelle l'autorité du maître à bord après Dieu, dit une voix au-dessus de l'épaule de Roger.

- Ropa tourna la tête vit derrière lui le fameux type au chapeau australien, arrivé plus tôt, qui lui tendait la main.

- Pierre Pouchard, mais mes amis m'appellent Pépé.
- Roger Pardi, mais mes amis m'appellent Ropa, c'est marrant non ? »

Ils rirent et se tournèrent vers le groupe formé par le capitaine, la femme et les chiens.

D'accord, Loulou, d'accord. Bébert va aller chercher les muselières, t'en fais pas, n'en fais pas toute une affaire pour deux petits toutous, Loulou. On va pas détruire nos bonnes relations pour une chose pareille, non ?

Soudainement elle se retourna vers son mari en criant « Alors qu'est-ce que t'attends, vas chercher ces muselières, hein ! »

Bébert bondit, donnant les laisses à sa femme et se précipita en bas de la passerelle, mais le capitaine le rappela.

- Hé, Robert, vous ne croyez pas que vous oubliez quelque chose. Prenez les chiens avec vous pour essayer les muselières, vous comprenez ? Et, si dans un quart d'heure vous n'êtes pas de retour, nous partirons sans vous, compris ? »

- Robert bondit dans le fourgon et se fraya un chemin à travers la foule en klaxonnant nerveusement.

- T'en fais pas Loulou, expliqua Rosette, il va chez le beau-frère pour les prendre, tu crois pas qu'ils nous ont laissés mettre ces deux mastards dans l'avion de France à Brazza, sans muselière, non ?

Le capitaine ne voulut pas en entendre plus et expliqua à Rosette qu'elle devait attacher ses chiens avec soin et qu'elle ne devait pas les quitter tant qu'ils n'étaient pas muselés.

Une voiture postale s'arrêta en faisant crisser ses freins en bas de la passerelle. Deux blancs grimpèrent à bord apportant deux grands sacs de courrier et des gros et petits colis à distribuer le long du fleuve.

- Le capitaine m'a donné la deuxième couchette de votre cabine, Ropa, dit Pépé.

- Hé, pour le peu de temps que je vous connais, je crois que j'ai de la chance.

- Merci d'être aussi gentil, j'espère que je ne vous décevrai pas, mais vous savez, il y a un vieux proverbe arabe qui dit : « Pour connaître quelqu'un,

il faut avoir mangé avec lui sept livres de sel. Ça fait pas mal de repas partagés même pour quelqu'un qui mange très salé, n'est-ce pas ? »

Ils rirent et Ropa qui trouvait la journée de plus en plus agréable offrit une cigarette à Pépé. Celui-ci refusa poliment et sortit de sa poche, une très jolie pipe incurvée avec un fourneau très joliment travaillé qu'il commença à bourrer méthodiquement. Appuyés côte à côte à la rambarde, ils observaient l'agitation qui augmentait de minute en minute sur le quai ; le départ était imminent. L'on pouvait entendre ceux qui restaient à quai interpellant les voyageurs qui se trouvaient sur le Savorgnan ou sur les barges criant leurs dernières recommandations ou des messages à transmettre à des parents ou amis disséminés le long du fleuve. Quelques plaisanteries étaient échangées. Quelques-unes étaient vraies et d'autres dissimulaient des émotions un peu trop fortes et accompagnées d'une larme qu'on ne voyait pas à cause de la distance. Pour d'autres, principalement pour les femmes, de soudaines lamentations comme celles-ci éclataient.

- Oh, Paco ! Oh, Paco ! Fais bien attention à toi, tu es le sel de ma vie, la joie de mes vieux jours. Quand t'arriveras chez Patouma, vas voir l'écrivain public et dis-moi tout sur un *m'betti*⁶ et mets-le dans la boîte. Dis à Patouma, qu'elle doit bien s'occuper du fils de sa sœur. Oh ma mère, quelle catastrophe qui m'arrive ! D'avoir un fils qui s'en va comme ça sur l'eau ! Oh mon Dieu... ! »

Paco, assez embarrassé, essayait de calmer la vieille femme qui se tenait sur le quai et pour ce faire, il promettait tout ce qu'elle voulait par-dessus l'espace d'eau qui les séparait.

- Et n'oublie pas de joindre au *m'betti* quelques *Patas*⁷ à ta pauvre mère qui va mourir de tristesse parce que tu la laisses seule... Oh mon Dieu ! » Les sanglots augmentèrent de puissance.

- Si quelqu'un avait pris la peine de compter non seulement les passagers mais aussi les familles et les amis sur le quai, il se serait aperçu qu'il y

6 Dans une lettre

7 Neuf Patas valaient cinq francs CFA et se trouvait être la plus petite somme en argent CFA, soit un billet de cinq francs CFA.

avait plus de trois cents personnes qui pour communiquer entre eux étaient forcés de crier fort.

- C'est ça l'Afrique, commenta Pépé, c'est ce que j'aime avec ces gens. Ils expriment ce qu'ils ressentent sur le moment sans aucune hypocrisie et alors une minute plus tard, ils n'y pensent même plus.

- Prenez par exemple cette grosse femme avec son Paco qui se lamente terriblement parce qu'il s'en va pour un ou deux mois. Vous croiriez qu'elle va mourir de consommation dans les prochaines semaines. Pas du tout ! Dans un quart d'heure, elle pourra très bien être assise dans la boutique du Chinois au coin de la rue, buvant du vin rouge ou de la bière de millet et chanter des chansons. Pourquoi ? Parce que dans un quart d'heure, elle vivra également le moment présent exactement comme elle vit celui-ci sur le quai. Mais attention ! Ne croyez pas pour autant qu'elle va oublier son Paco. Pas du tout, mais elle n'aura plus d'opportunité pour se lamenter comme elle le fait maintenant. Mieux que ça, toutes ces phrases grandiloquentes, cette « comédie » qu'elle a jouée et que tout le monde a entendu étaient du théâtre ; ils adorent jouer la comédie et plus de spectateurs il y a, et plus ils sont prolixes.

- Vous avez l'air de très bien les connaître. Il y a combien de temps que vous êtes en Afrique ?

- A peu près quinze ans, mais avec quelques interruptions. Je suis arrivé après mon service militaire et suis rentré en France deux fois pour de petites périodes, mais je ne peux absolument plus m'adapter à la vie en métropole !

- Je vous comprends parfaitement répondit Roger. Quand je suis revenu du Vietnam, il me fut impossible de me réadapter à la vie en métropole. Les gens ont l'air d'avoir avalé un parapluie, et de mon point de vue, toute l'Europe est comme ça ; c'est tout du moins mon opinion. Hé, regardez là-bas, le mari de madame est revenu. Il a intérêt à avoir rapporté les muselières, on y va, je veux voir ça d'un peu plus près. »

Discrètement, ils se rendirent là où les deux chiens étaient attachés près de leur maîtresse qui fumait une cigarette. Le mari l'aïda à museler les deux animaux et après avoir réussi, ils s'éloignèrent pour rentrer dans leur cabine.

Comme s'il avait attendu ce moment, le pilote actionna la sirène trois fois, ce qui eut pour effet de pousser l'excitation à son comble parmi la foule des indigènes. Les dernières recommandations se firent entendre, fusant de partout et venant de partout, des sortes d'incantations.

Sur la rive, un remorqueur accrocha un câble en acier à la proue de la première barge afin de tirer le convoi au milieu du fleuve. Collé au quai comme il l'était avec ses deux barges, il eut été impossible de manœuvrer sans aide. Le remorqueur allait énormément faciliter l'opération. Pour avertir qu'il était prêt, le capitaine donna deux coups de sirène. A ce moment, quatre marins remontèrent la passerelle à bord.

Des ordres furent donnés par le copilote et les amarres retenant le Savorgnan à quai, furent larguées. L'homme chargé de ce travail sur le quai sauta habilement sur le Savorgnan et au même moment un petit coup de sirène venu du Savorgnan signala au remorqueur qu'il pouvait commencer son travail de traction.

Une nouvelle vibration se fit ressentir car l'engin à vapeur venait de mettre en route la roue à aubes.

Le dernier appel de la sirène, long comme un triste adieu, fut la dernière touche apportée aux bruits ambiants.

En fait, la distance entre le quai et le bateau augmentait de seconde en seconde et les indigènes essayant de communiquer avec les riverains étaient obligés de crier de plus en plus fort. Les chiens jaunes indigènes⁸, excités par l'attitude de leurs maîtres se mirent à aboyer furieusement et à gambader partout. Une bagarre éclata entre deux d'entre eux et un autre qui passa très près des dobermans et les fit grogner de façon très menaçante. Heureusement qu'ils étaient attachés et muselés !

Petit à petit, les cris cessèrent à cause de la distance.

L'engin accéléra et la roue à aubes provoquait de gros rouleaux d'eau qui allaient s'écraser sur le quai éclaboussant abondamment les spectateurs qui reculaient avec des cris de surprise.

8 nommés chiens Batéké

Ayant envoyé un dernier petit coup de sirène, le remorqueur décrocha le câble le reliant à la première barge et s'en alla vers un autre travail. Maintenant le Savorgnan était indépendant et poussait ses deux barges contre le courant qui, dans le Stanley Pool⁹, est assez faible.

Le pilote conduisait le convoi vers un endroit situé à environ deux cents mètres de la rive. A cet endroit était ancré un train de six barges, reliées deux par deux. Cet impressionnant convoi allait être très difficile à manœuvrer parce que le Savorgnan poussait au lieu de tirer. Ces barges vides allaient être distribuées, tout le long du fleuve dans les scieries et les grosses plantations de cacao ou de café. Elles seraient chargées et reprises par le Savorgnan ou un autre bateau similaire. Tous les chargements prenaient beaucoup de temps, se faisant à la main.

Bientôt, le convoi ralentit pour attacher les barges. Des marins remarquablement agiles exécutèrent le travail en un tour de main. Le Savorgnan donna un long coup de sirène comme un adieu final à la ville qu'il quittait pour son long voyage vers le nord.

Midi était déjà passé quand une cloche retentit pour appeler les passagers à la salle à manger. Ropa et Pépé s'y rendirent ensemble et réalisèrent qu'ils ne savaient pas où se trouvait leur place respective. Ils furent agréablement surpris de découvrir dans un coin de la pièce un petit bar bien achalandé derrière lequel officiait efficacement un barman assez âgé. Déjà quatre passagers y sirotaient des apéritifs, ils se poussèrent légèrement pour laisser la place à nos deux amis. Pépé commanda un pastis et Ropa une bière. Les « cow-boys » entrèrent ensemble et à ce moment, les mots de l'un d'eux attirèrent l'attention de Ropa sur des petits cartons posés sous les verres avec le nom des convives inscrits sur chacun. Ce fut très facile pour les deux amis de trouver leur place respective.

Ils s'assirent l'un à côté de l'autre au bout de la table.

9 Stanley Pool : Non donné à la partie du fleuve Congo qui s'élargit comme un lac d'environ 4 km de large entre Kinshasa, capitale du Congo Belge et Brazzaville. A propos du fleuve Congo, c'est le fleuve du monde qui a le plus de débit après l'Amazone.

Tout le monde était assis quand les deux enfants engoncés dans leurs habits d'une drôle de mode, s'assirent à leur place. Le garçon s'assit près de Ropa et sa sœur près de la gouvernante qui occupait la place en face de Ropa.

Leurs yeux se rencontrèrent et ils se sourirent à nouveau.

Tout le monde bavardait et attendait que les boys apportent les plats. Les enfants donnaient des signes d'impatience et la jeune fille les calma gentiment : « Soyez gentils, faites-moi plaisir, ça va arriver très bientôt. Si vous vous conduisez bien, vous aurez le droit de jouer aux cartes dans ma cabine après le repas. » Puis s'adressant à Ropa :

- Est-ce que la bière est vraiment fraîche ?
- Oui, pas mal, vous en voulez une bouteille ?
- Oh, ça c'est gentil, mais je vais la prendre moi-même, j'ai besoin de limonade pour les enfants. »

Elle alla jusqu'au bar et revint bientôt à la table avec une grande bouteille de limonade dont elle servit un verre à chacun des enfants. C'est seulement quand elle fut à nouveau assise, qu'elle se servit un verre de bière et, levant son verre vers Ropa et Pépé, elle dit « tchin-tchin ! »

Le verre toujours dans sa main levée, Ropa demanda : « Allez-vous loin sur le fleuve ?

- Bangui », dit-elle.
- Ah bon ! En somme, le terminus hein ! Permettez-moi de vous présenter mon ami Pierre Pouchard et moi-même, mon nom est Roger Pardi.

Ils se levèrent légèrement, se donnant une poignée de main par-dessus la table.

- -Mon nom est Sandy Vernais et je suis enchantée de faire votre connaissance. »

- Il ne savait pas pourquoi, mais il n'avait pas voulu se présenter sous le nom de Ropa.

- Sandy, c'est un nom d'origine saxonne, n'est-ce pas ?
- Oui, ma mère est américaine et mon père français.
- Vous parlez français sans accent, j'imagine que vous avez été élevée en France ?

- Non, j'ai quitté l'Amérique il y a trois ans pour Paris, mais à la maison, mon père a toujours insisté pour que nous parlions français le plus possible. Il a toujours dit que de parler deux ou trois langues couramment était une excellente gymnastique pour le cerveau.

Parler deux langues couramment disait-il, vous fait penser directement dans chacune d'elle. Penser en anglais est différent que penser en français. Les latins et les Anglais ne voient pas les choses sous le même angle, vous me suivez ?

- Oui, je crois que je comprends, mais je dois admettre que je n'y avais jamais vraiment pensé, peut-être parce que je ne parle pas très bien l'anglais. »

Elle sourit gentiment et ensuite reporta toute son attention sur les enfants.

Ropa admirait la manière dont elle s'y prenait. Chacun de ses gestes était efficace et les enfants avaient l'air de l'aimer beaucoup et en même temps la respecter. Ses grands yeux mauves les regardaient, et s'ils faisaient quelque chose de répréhensible, un simple mouvement de ses lèvres le leur faisait comprendre.

Elle avait quitté son ridicule petit bonnet et ses cheveux blonds coupés courts lui faisaient une magnifique auréole dorée.

Le premier repas se termina sans la présence du capitaine. Le pilote l'avait appelé sur le pont car ils étaient encore très occupés là-haut. Après avoir bu le café au milieu de bavardages insignifiants, chacun s'éloigna paresseusement.

Ropa s'en alla dans sa cabine où, malgré la forte chaleur et le bruit des machines, il profita d'une bonne sieste.

Ce fut le jour d'après et pendant le repas du soir que l'incident se produisit. Au milieu d'un de ces moments de silence qui se produisent parfois soudainement et que certains appellent « un ange passe », Maurice Letrand, le

jeune homme de première classe, accompagné par son père, s'exclama, tenant son verre à la main : « Ça c'est drôle alors, j'ai soif je ne peux pas boire ! Ça me fait peur ! » Sandy éclata de rire.

Cela prit quelques secondes au capitaine pour assimiler la signification de cette déclaration. Il pâlit et pour maintenir son attitude, il avala d'un trait son verre de vin. Rosette la femme masculine qui était assise près du jeune homme tourna son visage vers le capitaine en lui lançant un signe de connivence. Elle envoya un coup de coude dans les côtes de son mari car elle avait deviné qu'il allait dire quelque chose.

Le silence se prolongeait et devenait embarrassant. Pépé sauva la situation en demandant à Robert :

- Avez-vous une grande plantation Robert ? J'aurais aimé travailler dans une plantation. Ça doit être fascinant ! »

Robert ne pouvait articuler un mot, paralysé qu'il était, par la déclaration du jeune homme.

Ce fut sa femme qui, comprenant la diversion que Roger essayait de créer, répondit à sa place.

- Si vous y travailliez une semaine, vous changeriez d'avis très rapidement. Moi-même je n'y trouve rien de fascinant. Il y a autant de mouches tsé-tsé que partout ailleurs et les nègres sont plus fainéants et voleurs que dans une scierie. La seule chose fascinante dans cette affaire, est le pognon que vous pouvez faire si l'année n'est pas trop mauvaise. »

Pépé se força à rire et tout le monde le suivit, comprenant ce qu'il essayait de faire.

Le père du jeune homme avait fortement pâli, et jetait par en-dessous, des œillades à son fils, qui riait aussi tout en finissant son plat.

L'un des quatre « cow-boys », qui en temps normal ouvrait la bouche seulement pour manger, se gratta la gorge et laborieusement commença une histoire de brousse, mais après quelques minutes, plus personne ne l'écoutait.

Le capitaine s'excusa, disant qu'il était l'heure pour lui d'une communication radio avec Brazzaville, il quitta la salle.

Le cowboy continuait d'une voix monotone et avec conviction à raconter son histoire qui semblait n'avoir jamais de fin, mais au moins, il remplissait le silence. Par politesse, personne ne l'interrompt, mais personne ne l'écoutait non plus vraiment, chacun étant plongé dans ses propres pensées.

Letrand avait rejoint le capitaine sur le pont :

- Je suis désolé pour votre fils et pour vous. A-t-il été mordu ?

- Eh bien, il a voulu repousser un chien jaune qui attaquait son cheval et le chien lui a légèrement mordu la main et s'est éclipsé. On n'a jamais pensé que l'animal puisse avoir la rage. C'est arrivé il y a environ deux semaines. Ce serait horrible, qu'en pensez-vous, monsieur Collet ? Ce n'est peut-être pas l'hydrophobie.¹⁰ »

Le capitaine connaissait trop bien cette terrible maladie mortelle, ayant perdu l'un de ses meilleurs amis à cause de la rage. Pour essayer de rassurer le pauvre père, il tricha dans sa réponse :

- Espérons que c'est une erreur, mais il serait urgent que votre fils reçoive un traitement dans un hôpital. Je vais donc appeler immédiatement Brazzaville et demander un avion. Il y a un petit terrain de secours dans ce bled derrière le village et ils peuvent y atterrir. Je pense que vous voudrez l'accompagner, alors soyez prêts demain à l'aube.

- Merci capitaine et bonne nuit. »

Louis Collet était très inquiet, il n'osa tout de même pas dire à ce père : « Enfermez-vous avec votre fils et faites attention en cas d'attaque. » La pitié qu'il ressentait pour ce père et son fils qui allait mourir, le paralysait.

Il contacta Brazzaville avec un urgent : « *Allo Brazzaville, allo Brazzaville. Ici, Collet du Savorgnan. Nous avons un problème, je répète, un gros problème. Un passager est suspecté d'avoir contracté la rage. Envoyez un avion au terrain d'aviation de Kané demain matin à l'aube. Vous devez prévoir une place pour le père du malade. Je répète, nous avons un problème urgent...* »

10 L'hydrophobie est le premier symptôme de la rage.

Ropa fut réveillé par l'avion qui survola deux fois le Savorgnan à basse altitude et ensuite alla atterrir sur le terrain de secours. Il se leva et s'habilla. Pépé n'était plus dans la cabine. Il le trouva sur le pont, fumant sa pipe.

Le soleil était sur le point de se lever. Le long de la rivière quelques plaques de brouillard glissaient lentement et commençaient à se dissiper poussées par la légère brise qui se lève toujours à l'aube.

Le capitaine descendit la passerelle suivi par le jeune homme et son père. Ils descendirent rapidement et s'en allèrent.

En silence et l'un suivant l'autre, ils se dirigèrent vers une vieille Jeep qui était parquée à une centaine de mètres du bateau. La robe blanche du père missionnaire qui attendait derrière le volant était le seul point visible que l'on pouvait distinguer dans la semi-obscurité sous les arbres géants de la forêt équatoriale.

Quelques minutes plus tard, le véhicule démarra dans un nuage de fumée en direction du terrain de secours.

CHAPITRE 2

LE VIEUX CHERCHEUR DE DIAMANTS

Pour manœuvrer un pareil convoi de barges, le pilote d'un pousseur doit faire face à quantités de difficultés. Pour n'en mentionner qu'une, tous les soirs il doit s'amarrer à la jetée de certains villages connus pour lui avoir préparé des stocks de bois de chauffage. Alors à chaque arrêt, les cales sont ouvertes et les indigènes doivent faire des aller-retour entre la rive et les cales du bateau pour les remplir. Les bûches de bois sont coupées par le bucheron vivant dans le village, qui travaille à la pièce. Chaque bûche mesure un mètre de long et le chauffeur les jette telles qu'elles dans le foyer de la chaudière.

La seconde raison de l'arrêt quotidien, est le danger de la navigation de nuit à cause des bancs de sable, qui parfois se bougent et changent de place.

Il est possible, quelquefois qu'au milieu de la rivière les bancs de sable s'accumulent tellement que l'eau n'arrive que jusqu'aux genoux, en dépit de la largeur de la rivière. Si par erreur, la barge de tête s'enfonce dans un de ces bancs, cela prend plusieurs heures de manœuvres stratégiques pour dégager le convoi. C'est pour cette raison que le capitaine préférerait naviguer uniquement de jour. De toute manière, il devait refaire le stock de bois tous les jours.

Parfois, comme ce matin-là, il lui fallait au moins une trentaine d'hommes équipés de longues perches, qui grimpaient sur la première barge et poussaient le convoi vers le milieu du fleuve.

La roue à aubes du Savorgnan brassait l'eau très vigoureusement, et quand le pilote fut satisfait de la direction prise par le convoi, il donna quelques coups de corne pour indiquer à la trentaine d'hommes qu'ils pouvaient reposer leurs perches et faire ce qu'ils souhaitaient.

Quelques-uns s'assirent pour jouer aux osselets et d'autres remontèrent dans leurs pirogues amarrées le long du bateau et redescendirent le fleuve pour rejoindre leur village.

Ils avaient tout le temps qu'ils voulaient, vivant au rythme de la nature et la Mère Nature ne se presse jamais.

Toutefois, ce jour-là, il y avait beaucoup d'agitation sur le bateau et sur une barge, car beaucoup de villageois étaient restés à bord pour quelques heures.

Ropa rejoignit Pépé qui était accoudé au bastingage.

- Croyez-vous qu'il a la rage ? »

Les deux hommes contemplaient la rive qui se reflétait dans l'eau à plus de deux cent mètres, mais semblait plus proche à cause de la taille immense des arbres de la forêt équatoriale penchés au-dessus de l'eau à plus de soixante mètres de haut. C'était impressionnant.

- Il a le plus typique des symptômes : l'hydrophobie.

- Pourtant il n'a pas eu l'air d'avoir peur de l'eau quand, accidentellement, il a posé son pied dans l'eau au bas de la passerelle.

- Non. Je sais que c'est une des particularités de cette maladie que j'ai remarquée avec mon chien. Il me suivait et nous traversions des petits ruisseaux qui couraient à travers la propriété, alors moi aussi j'ai cru qu'il n'avait pas la maladie, mais d'un autre côté, il refusait de boire et même de manger. Le vétérinaire m'a informé qu'il avait bel et bien la rage. J'ai pris mon chien et l'ai emmené dans un endroit spécial quelques jours en observation et au bout de deux, trois jours, il est mort. Ils ont envoyé le cerveau à Fort Lamy et l'analyse confirma que c'était bien la rage. Ils m'ont fait vingt injections, une par jour de vingt centimètres cube.

- Vous aviez été mordu ? Non, il avait la forme « MUE », ils ne mordent pas, mais la veille, il m'avait léché une coupure que j'avais sur la jambe ; je n'ai voulu prendre aucun risque.

- Heureusement qu'on a eu Pasteur, hein ?

- Quand ils arriveront à Brazza, ils vont le guérir, ils ont les vaccins !

- Oh, pour ça oui, ils ont tous les vaccins, mais pour lui c'est fini mon cher, il est condamné à mort.

- Qu'est-ce que vous racontez, ils sont peut-être déjà à l'hôpital maintenant.

- Il est allé à l'hôpital pour y mourir sous surveillance et éviter qu'il ne blesse quelqu'un, mon ami ; Il va avoir une mort affreuse et c'est pour cette raison que tout le monde affichait une triste mine hier soir. »

La rage ne peut être traitée que quelques jours après une morsure ou un contact. On doit recevoir le traitement aussi vite que possible. Si vous attendez trop longtemps pour recevoir l'injection, elle vous tuera. Pour l'être humain, la vaccination préventive n'existe pas.¹¹ Quant au chien, vous devez le vacciner quand il est en bonne santé. Ça c'est préventif. Ensuite, quand l'animal est mordu, il faut faire immédiatement une autre injection pour le sauver. Pour l'humain, il y a seulement de vingt à vingt-une injections curatives et si vous êtes mordu à la face, je crois que c'est trente, mais je ne suis pas sûr du nombre exact ; je sais que c'est nettement plus de vingt¹². C'est comme si ce pauvre garçon était déjà mort, c'est terrible !

- J'espère qu'il n'a pas connaissance de tout ce que vous venez de m'expliquer, dit Ropa.

- Oui, on peut l'espérer dans ce cas particulier, mais à mon humble avis, je souhaiterais que chacun soit aussi bien renseigné que je le suis, sur le sujet et principalement ici en Afrique, parce que c'est pourri de rage par ici. En aviez-vous beaucoup au Vietnam ?

- Je le pense, mais nous n'avions guère de contacts avec les civils et les victimes de guerre étaient si nombreuses qu'on ne pouvait pas réellement savoir de quoi les gens mouraient.

- Ça ne devait pas être facile tous les jours là-bas, je suppose ?

- Non, mais j'ai aimé le pays, l'ambiance et s'il n'y avait pas la guerre, j'y serais retourné comme civil.

- Il y a combien de temps que vous êtes en Afrique ?

- A peu près neuf mois maintenant.

- Et vous aimez ?

11 NDE : L'auteur précise que c'était le cas au moment où se déroule cette histoire, aujourd'hui sept injections rapprochées sont suffisantes.

12 En 1955, l'auteur a reçu ce genre de traitement à Brazzaville.

- Savez-vous ce que j'aime ? C'est ça ! De sa main, Roger indiquait les arbres, le fleuve et la nature dans son ensemble. Je suis tellement attiré par tout ceci. Peut-être allez-vous rire, mais hier je suis descendu à terre et j'ai marché le long de la petite route qui mène au village. Et j'ai senti que j'étais enveloppé par une présence sous ces arbres gigantesques, un peu comme quand vous sentez quelqu'un derrière vous, qui vous fixe intensément. Je me suis retourné, il n'y avait personne. Mais je sentais toujours une présence, comme lorsqu'on est à côté de quelqu'un de très cher qui communique avec nous en silence.

- Oui, la forêt est fascinante, mais parfois elle peut être suffocante.

- Je n'avais nullement l'impression de suffoquer comme vous dites, pendant ma promenade hier soir. Je suis vraiment un amoureux de la nature, vous savez. Je souhaite tellement que nous puissions vivre dans une nature sauvage et intacte.

- Regardez ces îles flottantes si merveilleuses, couvertes de fleurs bleues...

- Ha ! Ha ! Ha ! Ne dites jamais ça au capitaine... « Pépé était plié en deux de rire. « Il vous passerait par-dessus bord, bien sûr c'est une façon de parler.

- Pourquoi ?

- C'est la plaie du fleuve. C'est une espèce de nénuphar géant qui présente un gros risque pour la navigation fluviale. Si on les attrape avec les palettes de la roue à aube du bateau, elles peuvent les briser.¹³ On aimerait les empêcher de proliférer tout le long du fleuve, mais on ne sait pas comment. Les grosses masses que vous voyez passer dans le courant, que l'on appelle des îlots flottants, se sont détachées de ses énormes masses qui poussent le long des rives. C'est une véritable plaie.

Quelque fois Mère Nature semble vouloir prendre sa revanche pour nous repousser.

13 Ici, nous avons un bon exemple pour les touristes. J'ai très souvent vu des gens visitant un endroit et ne connaissant pas, soit les coutumes, soit les habitants faire des réflexions qui vous laissent la bouche ouverte. Note de l'auteur.

- Parfois il y a de quoi, ne croyez-vous pas ?

- Oui, je l'admets. J'ai vécu deux ans en Amérique du Sud où j'ai fait beaucoup de voyages en forêt. J'étais devenu un très grand ami des Indiens là-bas et ils m'ont aidé à visiter de très anciennes villes construites par les Portugais.

Il y a très longtemps ces villes ont été abandonnées pour d'obscures raisons et sont maintenant en ruines. Ce que j'en ai vu, m'a beaucoup impressionné. Toutes les constructions avec des dallages énormes et très solides ont été soulevées par des énormes racines des géants de la forêt. Les lianes se sont entremêlées dans les rampes des escaliers et les maintiennent suspendus comme si une main gigantesque les avaient agrippés et les faisaient se balancer entre ciel et terre dans la brise légère. J'ai vu une pierre de plus de deux cents kilos, qui avait dû être le linteau d'une porte d'une très jolie maison, sur lequel avait été sculptée la tête d'un lion. Ce linteau avait été arraché des piliers qui le supportaient, soulevé et coincé entre les branches à au moins cinq mètres au-dessus de l'endroit où l'homme l'avait mis. C'était impressionnant et même effrayant. On aurait dit que partout, la forêt voulait prouver sa force et démontrer qu'avec le temps, elle avait toujours le dernier mot. Je dois vous avouer que quelque fois j'avais peur !

- Peur ? Peur de quoi ?

- Difficile à dire ; il y a des légendes dans les tribus primitives, beaucoup de rumeurs, vous devez comprendre que ces gens vivent *avec* la nature et non pas comme nous le faisons à côté de la nature et aussi trop souvent contre la nature. Par exemple, pourquoi ces gens exécutent-ils un rituel, comme de disposer une coquille vide au pied d'un arbre avant d'en cueillir les fruits sauvages ? Ou bien, attacher deux petites branches ensemble et s'incliner avec les mains jointes, plusieurs fois en chantant des incantations avant de cueillir des champignons ?

- Oui, je sais, dans beaucoup de pays les indigènes font des choses comme ça, c'est vrai ! » s'exclama Ropa.

- Oui, mais qu'y a-t-il comme raison à cela ? Pourquoi Ropa, vous disent-ils que toute la population d'une ville entière a été anéantie par une

mystérieuse épidémie locale ? Si vous poussez plus loin vos recherches comme je l'ai fait dans les archives des bibliothèques de villes importantes en Amérique du Sud, vous vous apercevez de passages surprenants avec des questions restées sans réponse par les Portugais. J'ai toujours dit que ce n'est pas le lion où le crocodile que vous devez craindre, c'est l'infiniment petit, par exemple, le microbe ou le virus ! Vous venez d'en avoir un exemple typique juste devant nos yeux. Ce jeune homme va mourir d'une lente et atroce mort, non pas d'avoir été avalé par un lion ou un crocodile, mais sa mort sera provoquée par un microbe microscopique qui aura le dernier mot sur lui, sans espoir de guérison. C'est un des côtés les plus cruels de la nature, ne le pensez-vous pas ?

- Je crois comprendre ce que vous voulez dire. Je dois avouer que je me suis posé les mêmes questions sur beaucoup des mêmes sujets que vous avez mentionnés. Je suis vraiment très content d'avoir rencontré quelqu'un comme vous. » Ropa était très sensible, et quand il rencontrait une personne qu'il appréciait totalement pour les pensées ou attitudes identiques aux siennes, il montrait toujours ce qu'il ressentait d'une manière plus exubérante que la plupart des gens ne le font. Il saisit les deux mains de Pépé entre les siennes et avait presque des larmes dans les yeux.

- Je crois que nos idées convergent sur les mêmes points, qui sont d'essayer de comprendre les mystères de la nature qui nous entourent. Pour essayer de trouver une explication plausible aux mystères de la nature qui nous entourent.

- Pierre, où descendez-vous ?

- Je descends demain à Yéréké, je suis anthropologue, et je veux étudier les riverains du Congo et de quelques autres affluents tels que la Sanga répondit Pépé. Ceux qui m'intéressent le plus, sont les habitants des villages riverains. Voyez-vous Ropa, les habitants des villes ont déjà été pollués intellectuellement par une multitude de choses matérielles au lieu de spirituelles, que nous avons apportées avec nous depuis la vieille Europe. Par exemple notre politique. Et les besoins que nous leur avons créés. Le pire de tout, c'est que nous en sommes fiers.

- mais pourquoi voulez-vous les étudier ? Pour le gouvernement ou quoi ?

- Non.» Pépé sourit et se racla la gorge. « J'écris un livre sur ce sujet et je veux m'informer sur place pour ne pas écrire des stupidités comme j'en ai souvent lues dans trop de livres et d'articles. Des choses écrites par des gens à l'aide de documents trouvés dans des bibliothèques et écrites par des gens qui ne sont jamais sortis de leur trou. Ils écrivent des choses sur des contrées très éloignées où ils n'ont jamais mis les pieds, avec pour seule documentation l'avis et l'opinion d'un autre auteur qui peut-être a fait de même. Je n'adhère pas du tout à ce système de renseignements et 'd'informations'.

Je suis désolé de vous quitter si tôt Roger, parce que moi-même je suis très content de vous avoir rencontré et d'avoir ainsi trouvé un compagnon avec qui je puis échanger des idées intéressantes pour nous deux. D'ailleurs, nous pourrions peut-être nous tutoyer, qu'en pensez-vous ?

- Oui, excellente idée, Pépé ! Je suis moi-même triste de quitter mon nouvel ami » dit Ropa en soupirant, « as-tu trouvé un emploi à Yéréké ?

- Non, je suis chanceux, j'ai un héritage assez conséquent que j'ai investi intelligemment et qui me permet de vivre modestement de voyager sans avoir de soucis matériels. »

Instinctivement, ils se penchèrent au-dessus de la rambarde pour regarder ce qui se passait vers la salle des machines d'où venaient des cris et des insultes avec bras d'honneur destinés, ils s'en aperçurent de suite à un bateau belge remontant le fleuve à environ cinq cents mètres le long de la rive belge. Ce bateau possédait un moteur à hélices moderne qui était supposé aller plus vite que le Savorgnan.

De suite, les deux amis comprirent que le Savorgnan faisait la course contre le bateau belge.

La roue à aubes frappait l'eau furieusement et faisait vibrer le bateau plus fort que jamais. Le soleil, par ses rayons, faisait se refléter un magnifique arc-en-ciel tout autour de la roue à aubes comme il ne l'avait jamais fait depuis le départ de Brazzaville. Les moqueries de l'équipage du Savorgnan contre celui

du bateau belge, pouvaient s'entendre de très loin. L'on pouvait aussi observer la même agitation sur le bateau belge et apercevoir des « bras d'honneur » adressés au Savorgnan. Maintenant, les deux bateaux naviguaient à la même vitesse et le Savorgnan avait même l'air de prendre légèrement le dessus sur son adversaire.

Certainement, l'équipage s'en aperçut, parce que les cris et les moqueries redoublèrent d'intensité.

C'est à cet instant que le capitaine sortit de son poste et muni d'une paire de jumelles, observa le bateau belge. Tout-à-coup, il se précipita dans l'escalier et disparut dans la salle des machines d'où on put entendre ses imprécations ainsi que des coups de hache violents et répétés, suivis par le bruit d'un madrier tombant sur le sol suivi du sifflement extrêmement fort de la vapeur s'échappant de la chaudière.

De là où se trouvaient pépé et Ropa, ils purent apercevoir un nuage de vapeur en provenance de la chaudière.

Des hurlements provenant du capitaine destinés à son équipage et en grande partie couverts par le hurlement constant de la sirène qui aidait à réduire la pression de la chaudière, qui menaçait d'exploser d'une seconde à l'autre.

Finalement, la roue à aubes retourna à sa vitesse normale et le merveilleux arc-en-ciel qu'elle produisait, disparut.

Le capitaine remonta et rejoignit Pépé et Ropa qui d'un coup d'œil l'interrogèrent.

- Ces stupides négros vous surprendront toujours ! Juste comme ça pour battre les Belges à la course, vous ne croirez jamais ce qu'ils ont inventé : Avec l'aide de deux madriers ils ont bloqué la soupape de sécurité pour avoir plus de vapeur. Deux minutes de plus, et nous sautions tous. Quand je leur ai expliqué cela, ils m'ont regardé la bouche ouverte. Je pense qu'ils croyaient que le gars qui avait construit le bateau était un idiot qui avait mis à cet endroit une soupape de sécurité par erreur parce que Logido, le chef, me dit très sérieusement « Mais capitaine, le type qui a construit le bateau, il a

rien compris, il a laissé un trou là, qui laisse passer la vapeur trop beaucoup et nous on a besoin beaucoup vapeur pour baiser la gueule de ces cons de Belges à la course et on était juste en train de les baiser, quand toi t'as tout foutu en l'air. »¹⁴

Le capitaine continua : « Il doivent être surveillés sans arrêt comme des mômes de dix ans. » Il les laissa là et tout en ronchonnant, retourna au poste de pilotage.

- Je me rends à Ibouka pour travailler dans une scierie, dit Ropa en continuant la conversation interrompue. Nous ne devons pas perdre le contact entre nous. Peut-être que nous pouvons utiliser la boîte postale de Mascou à Brazzaville. J'espère que si tu continues tes études d'ethnologie dans la région, tu passeras éventuellement à la scierie ou dans le coin où je vais travailler. Ce serait peut-être intéressant d'étudier les habitants d'un village créé spécialement pour les travailleurs d'une scierie. On dit qu'Ibouka a été créé par l'ancien propriétaire.

- Ce village a été créé il y a environ vingt ans et si on le compare aux autres villages africains, il est tout neuf.

- Ne crois pas ça, mon ami, dit Pépé. Beaucoup de villages africains ne sont pas aussi vieux qu'on pourrait le croire. Quand il arrive une mort suspecte, ou qu'ils sont trop nombreux ou pour toute autre raison, en général pour des raisons de superstition, le village est abandonné et parfois brûlé. Les habitants vont ailleurs. Parfois aussi, quand le nouveau site choisi n'est pas à plus de quatre ou cinq kilomètres, ils déménagent le toit qui en général est rond. Ils se mettent à vingt ou trente personnes et sur la route parfois, on arrive et après un virage, on se retrouve nez à nez avec un toit qui prend toute la largeur de la route, tout le monde éclate de rire, même toi, ils s'enfoncent dans les herbes proches et te laissent passer. Il faut te dire que pour

14 Note de l'auteur : cette histoire particulière était connue dans tout le Congo à l'époque et on en a bien sûr fait des gorges chaudes. Mais comme je l'ai dit dans la préface, beaucoup d'histoires dans ce livre sont vraies. Bien sûr, depuis, les Congolais ont beaucoup évolué. Il faut dire aussi qu'une équipe comme celle du Savorgnan avait été choisie parmi des habitants de la brousse qui sortaient de leurs villages sans aucune instruction.